

contractées (date et lieu du mariage, identification de l'époux, contrat de mariage, lieu d'établissement, nombre d'enfants.). Yves Landry livre ici, en une centaine de pages, le produit de recherches longues et ardues qui comblent les attentes des chercheurs.

Lina Gouger
Université Laval

Robert B. McKean — *St. Petersburg Between the Revolutions. Workers and Revolutionaries, June 1907-February 1917.* New Haven : Yale University Press, 1990, xv, 606 p.

Ce gros livre de Robert B. McKean a quelque chose de théâtral. L'auteur met en scène quatre protagonistes : ouvriers, révolutionnaires, industriels et gouvernement; à des degrés divers, leurs aspirations contradictoires et la turbulence de leurs inter-relations allaient contribuer au dénouement du drame — la chute du régime tsariste. Le lieu de l'action a pour nom Saint-Petersbourg — la ville la plus industrialisée de la Russie et, en même temps, la capitale d'un empire où toute manifestation ouvrière (la grève, par exemple) ne pouvait pas ne pas revêtir un caractère politique.

Premier intervenant : la classe ouvrière. Aiguillonnée, certes, par le radicalisme d'ouvriers de la métallurgie (surtout ceux du quartier de Vyborg), elle manque fondamentalement d'unité, de cohésion et de solidarité, en raison de son dispersement géographique, de la multiplicité et de la diversité de ses occupations professionnelles. McKean soutient même que la grogne des ouvriers, tant en 1914 (à la veille de la guerre) qu'en 1917 (à la veille de la révolution), ne constituait pas une menace sérieuse à la stabilité de l'empire : le mécontentement populaire à l'endroit du régime était profond (l'accroissement du nombre de grèves et de grévistes en faisant foi) mais diffus (403).

Naturellement, les révolutionnaires russes ne partageaient pas une telle évaluation pessimiste du potentiel révolutionnaire des masses ouvrières de la capitale. Mais dans quelle mesure les différents partis politiques de gauche (socialistes-révolutionnaires, anarchistes, menchéviques et bolchéviques) ont-ils réussi à exploiter ce profond malaise socio-économique de la classe ouvrière afin de réaliser leur principal objectif : le renversement du régime tsariste ? À l'inverse d'une historiographie soviétique qui a toujours privilégié le rôle déterminant joué par Lénine et son parti, avant-garde du prolétariat, McKean montre bien comment la réalité historique fut fort différente. Parce que profondément divisés, tant entre eux qu'à l'intérieur de chacun d'eux (à propos du travail clandestin, des élections au parlement, du rôle des *kassy* — caisses d'indemnisation en cas de maladie — et des syndicats, et de la guerre) et handicapés par l'éloignement géographique de leaders qui, vivant hors de Russie, ne parviennent pas à imposer leurs vues à des troupes décimées par l'infiltration et la répression de l'*Okhrana*, la police secrète du tsar, et, surtout, agacées par ces fractionnements idéologiques typiques de l'émigration, tous ces partis, incapables de fournir au mouvement ouvrier de Saint-Petersbourg un leadership, une organisation et une ligne d'action efficaces, n'ont finalement joué qu'un rôle mineur.

Paradoxalement, l'étroitesse de vue des industriels et des autorités gouvernementales allait très largement contribuer au dénouement final. L'intransigeance des employeurs ne se dément pas : ainsi, à partir de 1907, ils reprennent certaines concessions faites aux ouvriers à l'époque de la turbulence révolutionnaire des années 1905-1906; si, particulièrement en temps de guerre, ils sont divisés sur la question des amendes et des lock-outs, c'est beaucoup moins par sympathie pour la classe ouvrière que par désir de conserver une main-d'œuvre spécialisée, à un moment où les commandes de l'État — et donc les généreux profits ! — ne sauraient souffrir le moindre ralentissement majeur du rythme de la production (surtout lorsque le gouvernement impose des pénalités pour délai de livraison !); plus révélateur encore, ils refusent — même lorsque le sort de la nation est en jeu — d'accepter l'idée d'une collaboration entre classes sociales.

Mais il existe un facteur encore plus décisif dans ce pays où le tsar jouit toujours d'un énorme pouvoir : c'est l'inertie d'une haute bureaucratie et d'un gouvernement qui ne parviennent pas à définir et à mettre en place un régime moderne de relations industrielles qui soit le reflet des transformations économiques et sociales que connut alors la Russie. D'ailleurs, d'intéressants parallèles avec les mouvements ouvriers français, anglais et allemand illustrent le retard du gouvernement russe en ce domaine. Celui-ci adopte plutôt une politique équivoque et confuse, qui oscille entre la répression pure et simple et un essai de réformes sociales à l'intérieur d'un paternalisme étatique.

Cette étude méticuleuse, exhaustive et détaillée (le livre contient exactement 1 336 références, étalées sur 68 pages) s'appuie sur une documentation riche et variée : mémoires, journaux, revues, archives de l'*Okhrana*, des ministères de l'Intérieur, du Commerce et de l'Industrie et d'organisations industrielles. Bien structuré, quoique écrit dans un style plutôt plat, *St. Petersburg Between the Revolutions* relance le débat historiographique à propos des chances de survie du régime tsariste. McKean se situe résolument dans le camp des pessimistes, mais dans la foulée de George F. Kennan ("The Breakdown of the Tsarist Autocracy", 1968), il tient le régime lui-même — et non ses opposants — premier et principal responsable de la révolution de février 1917 : celle-ci, de conclure l'auteur, résulte bien davantage des effets désastreux de la guerre (détérioration des conditions de travail, hausse significative du coût de la vie, pénurie de denrées alimentaires et de combustible) que de la propagande révolutionnaire.

Jean-Guy Lalande
St. Francis Xavier University

Angus McLaren — *Our Own Master Race: Eugenics in Canada, 1885-1945*. Toronto: McClelland and Stewart, 1990. Pp. 228.

The sterilizing of the "feeble-minded" in Canada has had a silent history until this book, which keeps company with works by Kenneth M. Ludmerer, Daniel J. Kevles, and Theresa R. Richardson's on the mental hygiene movement. Angus McLaren's title, *Our Own Master Race*, sets the reader up by evoking images of Nazi experimentation. It is almost a false lure. The first eugenicist introduced is no Nazi